

constate aucune révolte en elle. A peine, de temps à autre, un léger tremblement dans sa voix, qu'il attribue à sa timidité de jeune fille. Et une joie immense l'envahit. Elle ne sait rien. Elle ignore son crime ! Alors tout est possible, maintenant. Rien ne l'empêche de se faire aimer. Il la séduira par ses promesses. Il la prendra par la vanité, par la coquetterie, par l'orgueil. Il la prendra par l'amour aussi, car c'est vraiment vrai qu'il l'aime. Et elle lui appartiendra, cette chaste et fière enfant. Non, elle n'aime pas Gauthier Bourreille ! Imaginations de fillette. Elle l'oubliera. Elle aimera Montmayeur. Il le veut. Cela sera. Et Lucienne, recouvrant enfin un peu de sang-froid :

— Vous avez raison, dit-elle ; si vraiment mon père est coupable, et si on l'exécute, je n'épouserai pas Gauthier !

— Lucienne, dans le malheur qui vous frappe, n'oubliez pas que je vous aime. De moi vous pouvez tout obtenir.

Ils firent quelques pas en silence. Lucienne était oppressée. Ainsi elle avait auprès d'elle, elle venait de lier conversation avec le meurtrier du pauvre Bourreille. Elle le connaissait ce meurtrier. Elle l'avait accusé devant la justice souveraine, devant les plus hauts magistrats, devant un ministre ! Que croirait donc un de ceux-là, s'il la rencontrait ainsi qu'elle était en ce moment, par la nuit, côte à côte avec Montmayeur ? N'aurait-il pas le droit de la prendre ou pour une folle, ou pour une infâme, misérable, menteuse et hypocrite ? Montmayeur ne la quittait pas d'un regard obstiné. Il essayait évidemment de descendre jusque dans cette âme qu'il eût voulu toute à lui. Il craignait peut-être encore, par une dernière hésitation, par une dernière prudence, non pas d'être le jouet de la jeune fille, cette pensée ne lui était même pas venue, mais de s'abuser sur elle, de croire à sa parfaite ignorance, alors qu'elle dissimulait ses répulsions, de ne voir enfin que son sourire timide et embarrassé de vierge. Là où il n'y avait qu'une convulsion d'horreur et d'épouvante. Plus il la regardait, plus il se rassurait. Lucienne se possédait admirablement. Il pouvait bien la scruter maintenant. Elle ne craignait plus d'être surprise. Sur ses gardes, elle était prête à toutes les attaques, à toutes les ripostes. Tout à coup, Lucienne s'arrête.

— Monsieur, dit-elle, votre présence me gêne. Il s'incline respectueusement.

— Je vous ai tout à l'heure demandé pardon, dit-il, de vous avoir ainsi accostée.

— Je préfère marcher seule. On peut nous voir.

— Votre honneur est à l'abri de tout soupçon.

— La réputation d'une jeune fille est vite ternie.

— Du moins, laissez-moi, en vous éloignant, une espérance ?

— Qu'espérez-vous donc ?

— Je voudrais tant vous revoir.

— C'est impossible, dit-elle dans un premier élan.

— Ne dites pas que c'est impossible, je ne vis que de votre pensée, je n'ai qu'une idée fixe, vous inspirer pour moi l'amour que je ressens pour vous.

Elle ne répondit point. Elle ne voulait pas le décourager. Mais elle avait des haut-le-cœur comme à la vue de quelque être immonde.

— Je vous laisse, dit-il. Toutefois, veuillez m'écouter encore un instant. Je vous aime réellement. Vous devez le comprendre. Je vous aime de toutes mes forces, vous en êtes sûre. Si vous voulez que je me fasse aimer. Si vous croyez que vous pourrez vous-même m'aimer quelque jour, si vous voulez enfin ne pas m'enlever cet espoir auquel je faisais allusion tout à l'heure. Eh bien ! promenez-vous, le soir, avant la nuit, dans l'avenue qui conduit au bois de St Cucufa, vers l'étang. Vous les connaissez bien, ces bois, c'est votre promenade favorite, vous le connaissez aussi l'étang, car, bien souvent je vous y ai surprise rêvant ainsi, moi-même n'étant pas vu, c'est là que j'ai commencé à vous aimer.

— Et pourquoi me promènerais-je dans ces avenues, dit-elle presque morte, appuyant son menton sur ses lèvres et le mordant.

Il n'y voyait rien. L'amour l'aveuglait, le sceptique.

— Moi aussi j'irai tous les jours, je vous y attendrai. Si vous ne voulez pas m'aimer, je ne vous y rencontrerai pas, si vous y venez, c'est que toute espérance ne m'est pas enlevée. Enfin, si je vois à votre corsage une fleur, c'est que vous pensez à moi. Et si, un jour, pendant que je passerai près de vous, cette fleur tombe de votre ceinture, cela voudra dire que vous me permettez de me faire aimer.

Elle réfléchit. C'était si grave ce qu'elle allait répondre. Elle sentait bien que de sa réponse dépendaient sa réputation, son bonheur, sa vie. Elle jouait tout cela sur un mot. Elle ne tremblait pas, pourtant. Si elle jouait sa vie, c'était pour sauver la tête de Doriat, le simple et brave homme, résigner à mourir, là-bas, dans sa cellule de Bourges, comme un mouton qu'on trafique à l'abattoir et qui ne se défend pas. Si elle jouait son bonheur, c'était pour sauver l'honneur de son père adoptif.

— On me rendra justice plus tard, dit-elle, si je réussis. Et si l'on ne me rend pas justice, j'aurai pour moi ma conscience.

Et elle se décida à répondre. D'une voix sourde :

— Soit, dit-elle, je ferai ce que vous me proposez !

Et elle s'éloigna rapidement, elle se met à courir, ne voulant ni en dire, ni en entendre davantage. Lui, la regarde partir. Bien vite, elle s'est évanouie dans l'obscurité de la nuit rendue plus profonde par l'épais feuillage des arbres. Un sourire erre sur ses lèvres.

— Elle m'aimera ! se dit-il.

Il pousse un soupir de soulagement.

— Elle n'aimait pas ce Gauthier. Tant mieux, car lorsque l'amour tient au cœur de ces petites filles, c'est le diable pour l'en arracher !

Et il reprend le chemin de la fabrique ne se pressant pas, au contraire de Lucienne, pour ne la point rejoindre et gêner. Elle, de son côté, pâle comme une morte, court toujours. Elle a peur du bruit de ses pas, d'elle-même, de tout. Et elle se dit :

— Mon Dieu ! pour sauver mon père, pour venger le père de mon fiancé, me donnerez-vous le courage de jouer jusqu'au bout cette abominable comédie ?

Elle rentre attérée, chez Marie Doriat. Elle s'enferme presque aussitôt dans sa chambre et pleure silencieusement. Elle est si redoutable, cette tâche qu'elle accepte, que cela l'épouvante. A la fabrique, Montmayeur aussi vient de rentrer. Il est heureux. Il a besoin d'expansion. Il a besoin de faire des confidences. Georges est près du feu et en voyant le sourire aux lèvres de Jean, il l'interroge.

— Qu'est-ce que tu as ? Est-ce que les nouvelles sont meilleures ? A-t-on enfin repoussé les Allemands ? Les a-t-on arrêtés dans leur marche sur Paris ?

— Comment veux-tu qu'on les arrête ? Il n'y a plus d'armée !

— Alors, pourquoi sembles-tu si content ?

— Je vais te le dire, je suis amoureux.

— Toi !

— Moi. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ?

— Je ne te croyais pas si tendre. Et tu es aimé ?

— Pas encore. Mais je le serai. J'en suis sûr.

— Puis-je savoir qui tu aimes, dit le malade d'un ton plein d'une ironie cruelle, puis-je savoir quelle femme a fait la conquête de ton cœur si loyal ?

— Plus tard ! plus tard !

La vieille mère était dans la salle à manger, où avait lieu cette conversation. Accroupie, noire et ridée, dans un coin, sur un tabouret, le menton sur les genoux, elle écoutait d'une oreille distraite, ce que disaient les deux frères. Cela ne l'intéressait pas. Une seule chose avait allumé un éclair rapide dans ses yeux noirs comme du charbon. Elle demanda à Jean :

— Ainsi, les Prussiens marchent sur Paris ?

— Oui.

— Où sont-ils maintenant ?

— Ils ont dépassé Reims.

— Alors, nous les verrons bientôt.

— Oui.

— Bon, dit-elle en hochant la tête.

Les deux frères la regardent, surpris, mais elle n'ajoute rien et rentre dans son mutisme. Elle ferme les yeux. On dirait qu'elle dort. Les jours se passent. Les armées allemandes entourent Paris. Tous les jours la vieille interroge ses fils :

— En a-t-on vu ?

— Pas encore. Demain sans doute, au plus tard.

Des paysans qui fuient l'invasion, qui préfèrent s'enfermer dans Paris, affluent de toutes parts. Le cercle des Allemands étroit la grande ville. On est au 19 septembre. Des bandes de compagnies franches parcourent hardiment les campagnes afin d'inquiéter l'ennemi et d'empêcher son ravitaillement. Au milieu de ce désarroi, au milieu des menaces quotidiennes de catastrophes imminentes, alors que tout le monde a la fièvre et qu'une unique pensée, la France, est au cœur de tous les Français, Lucienne et Montmayeur songent, la première à sa vengeance le second à son amour. Et la vieille Montmayeur semble plus gaie. Ses yeux brillent étrangement. Elle ne tient plus en place. Elle n'avait pas revu d'Allemands depuis Bazeille. Elle murmure dans ses dents noires.

— Enfin les voilà, ils viennent, je les ai près de moi.

Et elle rit la vieille, elle rit. On dirait qu'elle retrouve des compagnons perdus depuis longtemps et qu'elle désespérait de revoir. Et les deux frères murmurent, ennuyés :

— Elle est folle, tout à fait folle, ma foi !

Lucienne n'est pas allée dans l'avenue du bois depuis que Jean le lui a demandé. C'est le premier pas qu'elle ferait dans l'abomination de ce détestable amour. Elle n'ose. Montmayeur, au contraire, s'y rend tous les jours. Il est patient.

— Elle viendra, se dit-il. Elle hésite, voilà tout !

Et il attend. Un jour, tout en haut de la route, arrivant sur lui, il croit reconnaître Lucienne. Son cœur bat. Est-ce bien elle ? Ses yeux ne le trompent-ils pas ? Il regarde. Troublé, il ne voit plus. C'est elle. Elle s'approche. L'émotion de Montmayeur est profonde.

— Je me croyais plus fort, dit-il avec mépris.

Elle passe, non point de son côté, mais de l'autre. Elle ne semble pas l'avoir aperçu, car elle ne le regarde pas. Cependant il est heureux, parce qu'elle est venue.

— Elle reviendra, se dit-il, et je verrai la fleur tomber de son corsage !

Il retourne à la fabrique, croisant sur sa route des groupes de soldats prussiens qui vont en corvée. Garches est occupé par les Allemands depuis quelques jours. L'ennemi est forcé de se tenir à distance des canons du Mont-Valérien, mais il a devant lui, découvert et sans forts, une étendue de onze kilomètres, du Mont-Valérien à Saint-Denis. Tout le long de cet espace il tient des positions importantes, les unes comme Garches et Saint-Cloud fermant l'entrée de la presqu'île de Gennevilliers, les autres, comme les hauteurs de Sannois, d'Orgemont et de Montmorency, dominant directement le passage de la Seine et la plaine située au delà. De ce côté, la chaîne des hauteurs occupées par les Allemands court de la Seine, à la Seine, par Montretout, Bezenvall et la Jonchère. C'est là que se livreront, pendant le sanglant hiver qui commence, des combats meurtriers pour briser le cercle de fer qui entoure la grande ville isolée. Déjà les combats ont commencé. Depuis longtemps la fusillade a déchiré l'air de ses crépitements, autour de Garches, de Saint-Cloud et de Sèvres ; les avant-postes et les reconnaissances se sont rencontrés et ont échangé des coups de fusils. Mais ce jour-là, à la fusillade des éclaireurs et des bandes aventurées en enfants perdus, avaient succédé les sourdes détonations de l'artillerie.

En rentrant à la fabrique, depuis longtemps sans ouvrage et où s'était établi un poste d'une quinzaine d'hommes, destiné à surveiller la vallée de Saint-Cucufa, Montmayeur entendait les détonations qui éclataient vers Châtillon où les régiments du 14^e corps essayaient de forcer la ligne d'investissement. Quelle que fût sa confiance dans le résultat de ses inventions futures,